

XYZ. La revue de la nouvelle

Ce connard de Bonnard

Roger Favre



Numéro 17, février–printemps 1989

Auteurs suisses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Favre, R. (1989). Ce connard de Bonnard. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 41–45.

Ce connard de Bonnard

Roger Favre

Au crématoire avant-hier, pour Bonnard, il y avait somme toute peu de fleurs. Rien qu'une seule couronne mortuaire, mais immense. Avec une inscription géante sur le ruban, en travers:

À notre cher collègue et ami.

L'inscription était d'autant plus étonnante qu'elle était vraiment sincère. Il y a une année encore à peine, une collecte pour les funérailles de Bonnard parmi les employés n'aurait permis de récolter que de la grosse monnaie mélangée de vieux boutons de chemise.

Bref, au crématoire avant-hier, il y avait peu de fleurs. Et assez peu de monde aussi. Nous ses collègues mis à part, il n'y avait qu'une vieille tante égarée là, venue tout exprès de Genève. Indépendamment de cette dernière, il faut croire que nous de l'entreprise constituions pour Bonnard tout ce qui lui restait de famille. Max en premier, le long Max, au premier rang de l'assistance, avec une tête épouvantable. Une vraie tête d'enterrement.

Notre cher collègue et ami, comme c'était écrit sur le ruban, il y a une année, on ne l'appelait que ce connard de Bonnard. Sans s'en cacher même. Sinon chez les cadres de l'entreprise, et encore par pure hypocrisie.

Les fondés de pouvoir qui étaient ses pairs ne parlaient bien entendu que de Monsieur Bonnard, chef comptable. C'est que ces messieurs avaient tout intérêt à sauvegarder le respect de la hiérarchie. Mais nous autres, employés ordinaires, on n'avait pas à se gêner. Quand on avait un document, par exemple, à faire parvenir à Bonnard, on hélait l'un ou l'autre apprenti: «Hé! Le jeunot, dis voir? Tu ne pourrais pas apporter ce dossier chez le connard?» L'apprenti ne demandait jamais de préciser le destinataire. Automatiquement il filait chez Bonnard. Bonnard et connard pour tout le monde c'était synonyme ou presque. Ce connard de Bonnard, ça tenait tout du pléonasme. Mais comment donc en était-on arrivé là?

Difficile, en fait, de savoir exactement.

Ça devait être une histoire ancienne. D'autant plus que Bonnard travaillait depuis vingt ans au moins dans la boîte. Il y passait pour

quelqu'un de taciturne, de replié sur lui-même. Et il est vrai qu'il ne saluait jamais personne. Personne de même ne le saluait. Bref, Bonnard était un drôle de type. Asocial, antipathique. D'ailleurs, quel être doué de sentiments humains aurait pu travailler isolé comme le faisait Bonnard dans un minuscule local sans fenêtres derrière les archives? Pour accepter de se terrer là à raison de huit heures par jour, il fallait avoir une inclination particulière, une monstruosité cachée. Une anomalie de nature.

De tout ça, il résultait que, ce connard de Bonnard, chacun l'évitait de son mieux. On s'arrangeait pour ne pas se retrouver dans l'ascenseur avec lui.

Tout a changé quand le long Max est venu faire son stage ici. Le long Max, il venait du fin fond de la Suisse allemande. Il était le fils unique d'un industriel du roulement à billes. Contrairement à son fils qui s'était fait vider je ne sais plus comment de l'armée, le père du long Max était colonel d'artillerie. Une grosse nuque, un gros bras, qui devait fumer de sacrés gros cigares. Au contraire de son Max unique plutôt porté, lui, sur le cannabis.

Le long Max, notez bien, n'était nullement enclin à la drogue à mort. Au contraire, il me répétait qu'il fallait saisir les beaux côtés de la vie. Sitôt arrivé dans notre petite ville, il en avait inventorié les plus heureux aspects: les petits bistrots, les meilleurs vins, sans oublier les petites étrangères des cours d'été à l'université. C'est que le long Max était un foutu cavaleur. De ce côté-là, il tringlait à mort. Pour le reste, le Max effectuait son stage parce qu'il le fallait bien. Pour hériter un jour de la fortune de famille et la transformer, jurait-il, en cave bien garnie. En attendant, le Max n'était vraiment pas le type à s'en faire:

— Mon père, du vois, avec toutes ses modèles du roulement à piles, il ne bourra utiliser qu'un zeul bour vaire aller sa bédite chaise roulante quand il n'aura plus ses chambres...

Malgré notre différence de taille, le long Max et moi avions une caractéristique commune. Nous souffrions le pire ennui pendant les heures de bureau. Aussi avons-nous fraternisé d'emblée. Puis nous avons élaboré différentes stratégies sur le meilleur moyen d'avoir l'air de bosser sans rien faire. Ce sujet épuisé, il nous restait à occuper le temps ainsi gagné. Gagner quelque chose à perdre, n'est-ce pas ce qui pousse les gens à s'enrichir? Pour meubler notre oisiveté, nous en sommes venus avec le long Max, un jour, à discuter du connard.

Ce pisse-froid de Bonnard, nous avions décidé chacun à notre tour de l'emmerder. Sans cruauté bien particulière, notez. À la manière dont on emprisonne une mouche en retournant un verre par-dessus. Pour se désennuyer. C'est moi, je me souviens, qui avais attaqué le premier. Un après-midi, juste avant deux heures, Bonnard s'appêtait à regagner son bureau isolé, tout seul dans son ascenseur. Je me suis précipité: «Hé! Monsieur Bonnard, attendez! Je monte au deuxième... C'est risqué de voyager toujours seul, comme vous le faites. Vous pourriez vous faire attaquer!»

Ce connard de Bonnard m'a regardé, effaré, sans savoir que dire.

— Eh ben, dites donc, vous avez bonne mine, vous, aujourd'hui! ai-je surenchéri. Qu'est-ce qui vous arrive? Vous avez gagné à la loterie?

À ce coup-là, Bonnard n'a pas réagi autrement que si je lui avais expédié un direct, directement dans le foie.

Quand je l'ai quitté au troisième, il en était bouche bée. Comme quoi il faut bien peu de chose dans notre petite ville, parfois, pour estomaquer.

De son côté, le long Max avait entrepris Bonnard juste devant l'automate à boissons: «Alors, Monsieur Ponnard? Che ne fous fois blus zes temps! Za fait zacrément soif auchourd'hui! Fous aussi troufez?»

Là encore, Bonnard était resté pétrifié. En nous racontant, le long Max et moi, nous nous tordions. Mais pour la suite, c'est Bonnard qui nous a pris à revers. C'est lui qui engageait le plus souvent la conversation. Il nous apportait même parfois le journal du matin. Ou les premières cerises de saison.

Peu à peu, Bonnard, le Max et moi nous sommes mis à faire des blagues. Eh bien, le connard, je vous le jure, il ne manquait vraiment pas d'humour. Bonnard, en réalité, était un type formidable.

Personne au sein de l'entreprise n'en est revenu. Le long Max, Bonnard et moi avons pris l'habitude d'une petite virée ensemble, à peu près chaque fin de semaine. La soirée se prolongeait généralement chez Bonnard, dans son petit appartement sous les toits. Tout en haut, près du Château.

Ce sacré Bonnard était plutôt musclé des oreilles, en tant que mélomane. Il s'y connaissait en toutes sortes de musiques, des plus anciennes et des plus lointaines. Avec le long Max, il nous est arrivé

ainsi, chez Bonnard, de passer toute une nuit. À boire un peu bien sûr et du meilleur, mais à écouter surtout. Quand l'aube se levait je vous assure que nos ivresses n'avaient rien de vulgaire. D'autant moins que les levers du jour depuis chez Bonnard étaient royaux, religieux presque. De son appartement, le regard pouvait embrasser toute la ville et le lac en contrebas. Les premiers rayons du soleil pénétraient de plein fouet chez lui. Avant de découvrir Bonnard, je n'imaginais pas que notre cité si petite pouvait contenir d'aussi vastes univers.

Mis à part sa qualité de mélomane, Bonnard avait été musicien. Jusqu'au jour où, jeune encore, un accident lui avait écrasé l'avant-bras. Jamais Max et moi ne l'avions remarqué, Bonnard en avait gardé une main raide, ou presque. Et cette mutilation, bien sûr, n'était pas seulement dans la chair.

L'oiseau Bonnard en était donc resté là, traînant son aile atrophiée. Et tout le reste avec.

Je ne sais pas ce qui s'est passé le soir de l'anniversaire du long Max. Je n'en étais pas. Le Max a dû aboutir chez Bonnard avec deux ou trois sirènes et quelques flacons, comme il savait en choisir. Le Max, au fait, avait-il prémédité de fourrer cette fille dans les pattes de Bonnard? Toujours est-il que ce dernier, les jours suivants, trahissait des sentiments amoureux qui le portaient au point de fusion. Bonnard, jamais auparavant, jamais personne dans la boîte ne l'aurait cru capable de passion. Il en était incandescent. Presque avec fureur. Comme s'il avait trouvé là l'occasion de consumer quelque chose de lui. On ne pouvait pas se projeter vers la mort avec plus d'ardeur.

Le Max, lui, était sincèrement ravi: «Tu as vu Ponnard? Il sait prendre les peaux gâtées de la fie, hein?»

En trois mois à peine, tout était consommé. Bonnard a commencé peu à peu de s'éteindre. La fille s'était tirée.

Bonnard s'est mis à venir au boulot mal rasé. Railleur, il apostrophait de surcroît ses pairs, les autres fondés de pouvoir. Au point que ces derniers ont fini par le faire avertir.

Entre cadres, surtout, il y avait des usages à respecter au sein d'une entreprise. Chez les employés, en revanche, Bonnard était devenu populaire.

Et puis, Bonnard a commencé à ne plus venir au boulot. Il goûtait trop les vins rares. Il paraissait vouloir s'y noyer. Avec le grand Max,

nous continuions à passer de temps en temps chez lui. Mais Bonnard maintenant n'était plus le même. Comme si sa main mutilée s'était détachée définitivement de lui.

Il restait là, comme abîmé dans quelque voix venue de dedans. Il semblait sourd quand on lui parlait.

Et puis l'autre jour, le long Max est arrivé chez moi. Catastrophé. Aussi pâle déjà que je l'ai retrouvé avant-hier au crématoire.

— Ponnard! Ponnard! Qu'il m'a fait.

— Ponnard, quoi Ponnard? Il a engore bris la fie un beu trop du pon gôté?

J'ironisais pour étouffer un pressentiment qui me pinçait le cœur. Le long Max m'a raconté qu'en arrivant chez Bonnard, il l'avait trouvé baignant dans son sang. Il s'était rué à la salle de bains pour chercher de quoi le panser. Mais Bonnard, encore à demi conscient, s'était enfermé dans sa chambre. «Oufre, Ponnard! Allez, ne fais pas le connard!» Bonnard, de l'autre côté de la porte, avait bien rigolé.

— Écoute, Max! Pour moi, c'est le terminus ici. Ça ne sert à rien de t'exciter... Je suis content de te connaître. T'es un bon gars... Eh, dis donc! Ensemble, on a bien rigolé, ou bien?

— Arrêde, Ponnard! Tu tois savoir... la fie elle m'a tit de te tire...

— Joue pas la commère, Max! Tu vas tout gâter. Tout est parfait comme ça. C'est pas le moment de se fâcher tous les deux! Allez, sois sage! Pense à ton avenir, à ton papa qui t'attend pour jouer avec toi avec les billes de ses roulements...

Et puis le long Max a entendu une déflagration.

Il s'était rué sur la porte comme un dément. Après l'avoir enfoncée, ce qu'il a découvert n'était pas beau à voir.

Mais l'horreur du monde, à ce point du récit, ne concernait plus Bonnard.

Roger Favre. Né en 1942 au Locle. C'est du théâtre de la vie quotidienne qu'il tire son goût pour le récit. Outre quelques histoires courtes dans des journaux et revues, il a écrit *Monsieur Hippo cherche un lieu pour la méditation* (Zoé, 1984), *Monsieur Bopp promène son chien* (Zoé, 1986, Prix Schiller 1987). À paraître chez le même éditeur: *Ivano fait la colonne droite*. Enfin, sa seule pièce de théâtre, *Wahrscheinlich*, a été représentée une dizaine de fois au Centre culturel neuchâtelois.